

1. 13. 37
Retour de l'U. R. S. S.

de Revue Ouvrière

Nancy

La presse de droite, la presse de gauche, se sont, à de rares exceptions près, montrées fort injustes envers le dernier livre du grand écrivain André Gide, *Retour de l'U. R. S. S.*, livre dont on ne pouvait nier l'importance puisque, à peine paru, il en est à sa 149^e édition. Pourquoi?

La presse de droite, moins par ignorance que par esprit partisan, n'a voulu retenir que les phrases tendant à dénoncer l'esprit contre-révolutionnaire de la Russie de Staline. Celle de gauche, comme gênée par la voix ardente et probe de Gide, n'a pas fait l'effort nécessaire pour redresser la vérité. Tentons-le.

Quand Gide donna au communisme une entière et retentissante adhésion il le fit pour deux raisons :

1) Le communisme lui paraissait un retour aux enseignements profonds du Christ : « Ce qui m'amène au communisme, ce n'est pas Marx, c'est l'Évangile » (*Nouvelles Pages de Journal*, p. 48.)

2) Le communisme lui semblait devoir être la pleine libération de l'individu : « L'assentiment au communisme, selon moi, loin de nier l'individualisation, *le réclame*; je crois qu'une saine société communiste favorise et exige de fortes personnalités. » (*Id.*, p. 188.)

Dès lors, tout s'explique; si Gide, lors d'un voyage en U. R. S. S., constate que l'inégalité des conditions va grandissant, que le régime tend par ailleurs à niveler les esprits en un conformisme feint ou sincère, alors il parlera, il le dira.

Pourquoi le dire? « En nous taisant, nous savons bien que vous feriez de nous par notre silence même, vos complices. Tout comme, au Congo, si je m'étais tenu sur les abus que j'ai dénoncés, je me serais, par mon silence, fait complice de ces abus. » (*Id.*, p. 27.) Telle est la réponse de Gide, et plus loin (p. 119), il ajoute : « J'estime que l'on trouve toujours avantage secret à demeurer parfaitement sincère, dut cette sincérité, d'abord, prêter au jeu de l'ennemi »; phrase qui fait écho à celle de *Retour de l'U. R. S. S.* : « La vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir ».

douloureuse, ne peut blesser que pour guérir ».

Ainsi fixés sur l'entière sincérité de l'auteur, faisons le bilan de ses découvertes. Pour cela nous citerons quelques-unes de ses affirmations favorables à l'expérience russe et quelques autres contenant des critiques.

« Les enfants, dans tous les campements de pionniers que j'ai vus, sont beaux, bien nourris (cinq repas par jour) bien soignés, choyés même, joyeux. »

« Les parcs de culture... sont d'incontestables réussites, entre tous celui de Moscou. »

« Oui, je ne pense pas que nulle part autant qu'en U. R. S. S. l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité. »

« Il n'y a plus en Russie l'exploitation d'un grand nombre pour le profit de quelques-uns. C'est énorme. »

« Je n'admire peut-être rien tant en U. R. S. S. que les moyens d'instruction mis, presque partout déjà, à portée des plus humbles travailleurs pour leur permettre (il ne tient qu'à eux) de s'élever au-dessus de leur état précaire. »

Et voici les critiques :

« Il n'y a plus de classes en U. R. S. S. est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop; beaucoup trop. »

« J'espérais bien ne plus voir de « bezprizornis » (enfants abandonnés). A Sébastopol, ils abondent. »

« L'ignorance où l'on maintient à ce sujet (le rôle historique de l'Eglise et de la Religion) les peuples de l'U. R. S. S. les laisse sans défense critique et non vaccinés contre une épidémie mystique toujours à craindre. »

« L'art qui se soumet à une orthodoxie, fût-elle celle de la plus saine des doctrines, est perdu. Il sombre dans le conformisme. »

« Ce n'est pas la « ligne » que l'on discute. C'est de savoir si telle œuvre, telle geste, telle théorie, est conforme à cette ligne sacrée. »

« Je crains que ne se reforme bientôt une nouvelle sorte de bourgeoisie ouvrière satisfaite (et, partant, conservatrice, parbleu!) trop comparable à la petite bourgeoisie de chez nous. »

« Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne del

Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé). »

Mais, à côté des « accusations », voici quelques explications :

« A ceux qui, comme Gide lui-même, critiquent le mauvais goût, la mauvaise qualité des objets mis à la disposition des masses russes : « Pour s'occuper de la qualité, il faut d'abord que la quantité suffise ; et durant longtemps, elle ne suffisait pas ; elle y parvient enfin, mais à peine. »

« Jef Last (compagnon de voyage de Gide) qui en est à son quatrième voyage en U. R. S. S., et dont le précédent séjour là-bas remonte à deux ans, s'émerveille au contraire des prodigieux progrès récemment accomplis. »

« Pour bien se rendre compte de l'énormité de cet effort, il faut avoir pu, d'abord, apprécier le peu de « rendement » naturel du peuple russe. » De là la nécessité des « oudarniks » (ouvriers de choc) et du stakhanovisme.

Ces explications de Gide nous paraissent pourtant insuffisantes pour qui veut s'expliquer les déviations indéniables de la révolution russe sous Staline ; il y faut ajouter l'état politique de l'Europe et du Monde, y joindre nos propres fautes.

Quand Litvinof présenta à la S. D. N. son plan de désarmement, il ne rencontra de la part des grandes puissances que sarcasmes ; la France, notamment, le combattit au lieu de le soutenir. Ce jour-là, les dés étaient jetés.

Faute d'avoir désarmé, l'Europe s'est lancée dans la voie du réarmement, seul moyen pour les peuples pauvres de pouvoir revendiquer leur part de colonies, de matières premières, de débouchés, seul moyen pour les peuples riches de conserver leurs privilèges.

Pour la Russie, désormais, il fallait ou s'armer en face de Hitler, en face du Japon, ou disparaître. De là le rôle fameux de Staline à Laval, de là le pacte franco-soviétique, de là la politique étrangère de l'U. R. S. S.

Cela, Gide ne l'a pas écrit, il l'eût dû pour être tout à fait objectif.

Est-ce à dire qu'il faille désespérer et de la révolution russe et de l'avenir ?

Non. Gide lui-même nous le crie, dans la dernière phrase de son livre : « L'U. R. S. S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner », et ailleurs : « Que l'U. R. S. S. ait encore à triompher de difficultés très grandes et de tous ordres, il se peut ; mais ceux qui crient à l'échec se réjouissent un peu trop vite ; il importe de le leur prouver (Nouvelles Pages de Journal, p. 62.)

Merci donc à Gide d'avoir poussé le cri d'alarme, il faut empêcher la révolution russe de dévier, il faut que l'homme trouve là-bas sa raison d'être et sa raison d'espérer ; mais pour cela il faut radicalement rompre avec la politique extérieure suivie depuis 1919, il faut vouloir la justice pour tous, même pour les vaincus. Vous ne pourrez pas reconstruire l'Europe si vous vous refusez à entendre, derrière le cliquetis des armes, les justes plaintes des pays pauvres.

R. DUTHIL.